

XYZ. La revue de la nouvelle



Yaourt

Diane-Monique Daviau

Quand on aime...

Number 80, Winter 2004

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/3370ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lèvesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Daviau, D. (2004). Yaourt. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (80), 34-38.

Yaourt

Diane-Monique Daviau

Demain, tous les magasins
seront ouverts,
ô mon âme...
VALÉRY LARBAUD

Différentes possibilités s'offrent à elle.
La grande décision, toutefois — LA décision —, doit être prise dès maintenant, 17 h 2, à la sortie de l'ascenseur : vers la gauche, le chemin la ramènera chez elle ; vers la droite, les rues mènent ailleurs, n'importe où, mais où, justement ?

Où pourrait-elle aller ?

Pour faire quoi, seule ?

Elle n'a plus d'idées, l'imagination est tarie, tarie, tarie. Semaine après semaine, sept soirées à occuper, deux jours de congé, sans parler des jours fériés, des vacances, il n'y a plus rien dans sa tirelire d'inventivité, sa banque d'idées est vide comme une poche trouée.

Toutes ses amies sont dans la même situation, toutes ses collègues, aussi. Mais cela aussi a été exploité au maximum, pressé comme un citron. Plus une goutte à en tirer.

Ses collègues et amies — c'est vrai qu'elle a peu d'amies et peu de collègues femmes, mais tout de même — sont toutes aussi fatiguées qu'elle, à plat depuis longtemps, elles n'ont plus l'énergie de se forcer à se regrouper juste pour ne pas affronter seules le regard des autres dans les restos, les salles de spectacles et autres lieux de même nature, et puis l'inspiration les a désertées depuis des lustres, elles non plus n'ont plus d'idées.

Toutes connaissent le dilemme : si on ne souhaite pas manger seule et passer la soirée seule, il faut « sortir », c'est-à-dire ne pas rentrer chez soi, là où il fait bon, chaud, l'hiver, frais, l'été, où on peut enlever les chaussures à talons hauts, les bas culottes si détestables, le soutien-gorge si inconfortable, se débarrasser des

jupes, jupons, chemisiers, colliers, bagues, bracelets, boucles d'oreilles, pinces à cheveux, barrettes, élastiques de tout acabit et se mettre enfin à son aise : bon vieux peignoir, pantoufles ; ou alors long pull large, moelleux, molletonné — chaud mais mou et doux — sur pantalon ample, doux et mou, lui aussi ; t-shirt, l'été, le genre de t-shirt qui peut servir de chemise de nuit, et rien dessous. Et pieds nus dans l'ancre.

Le cocon, c'est presque le paradis après huit heures dans un lieu beige et bruyant avec des gens beiges sans élan. Tirer un trait sur la journée, les bavardages inutiles, la besogne à abattre, l'esprit procédurier et les humeurs chicanières, est chaque fois un soulagement sans nom. Qui aurait envie, alors, de replonger dans l'interaction intersiphonnante des relations interpersonnelles ? Elle s'est forcée à le faire pendant des années, simplement pour ne pas se sentir seule *tous* les soirs, ne pas manger seule *tous* les soirs, même si elle savait, obscurément, au plus profond, que ses amies, ses collègues, proposaient le resto ou un ciné exactement pour les mêmes raisons. Que chacune servait de béquille à l'autre — ou, pire encore : de garde-fou.

Les garde-fous, c'est bien, les béquilles, aussi, ça empêche les gens de tomber, et personne ne peut être contre la vertu, mais elle ne veut plus de cela, et ses amies, ses collègues ont elles aussi atteint un âge où il est plus agréable de passer les soirées seules en pantoufles qu'en compagnie, dans un lieu public, serrées dans des tailleurs et des chaussures étroites, à parler du travail ou de la machine à laver qui vient de rendre l'âme encore une fois.

Elle n'avait pas prévu que la cinquantaine serait si difficile. Elle n'avait pas prévu que l'amour de sa vie la quitterait un beau midi pour une femme qui aurait pu être leur fille. Elle n'aurait jamais pu imaginer se retrouver seule comme un chien à quarante-trois ans. Elle n'avait jamais imaginé sa vie sans cet homme : ils s'aimaient depuis l'adolescence, ils s'aimeraient de toute évidence jusqu'à la fin des temps.

Mais la fin des temps arriva avec un peu d'avance et la propulsa dans les limbes au moment même où les enfants sautaient

dans la vingtaine à pieds joints, pliant bagages et lui vidant le cœur en même temps que la maison.

Elle se retrouva seule. Pendant plus de vingt ans, ils avaient été cinq, et voilà qu'elle était seule.

Une décennie plus tard, elle est la seule à vivre encore en Amérique du Nord. L'aînée fait carrière en Europe, le cadet a épousé une Japonaise et vit depuis à Tokyo et la benjamine a entre-temps rejoint son père en Australie. Car l'ex a essaimé à quelques reprises, fondant ici et là une nouvelle famille et la quittant bientôt pour une autre vie sur un autre continent.

Elle est seule, mais elle n'est pas seule comme lorsqu'on a toujours été seule, elle est seule et dans la perte. Elle vit dans la soustraction : après cinq moins un moins trois égale un — juste un —, elle est passée à un moins plus rien à enlever égale un jusqu'à la fin des nombres.

Elle ne sait plus ce que ressent un être qui partage sa vie avec quelqu'un d'autre.

Elle ne sait plus ce que veut dire avoir une « famille ».

Elle ne se souvient plus du tout de ce que signifie être « mère », elle a tout oublié des sensations et des sentiments reliés au fait de transmettre, puis d'avoir transmis la vie.

Elle sait qu'elle a déjà été grosse, lourde, elle sait qu'elle a déjà eu des nausées matinales, des envies et des phobies alimentaires bizarres, les pieds enflés, les dents et les gencives fragiles, des picotements dans les seins et des hémorroïdes, elle sait très bien qu'à trois reprises un embryon s'est développé dans son utérus, qu'elle a senti un fœtus bouger dans son ventre, qu'elle a trois fois traversé dans son corps toutes les étapes et connu toutes les transformations menant à l'expulsion d'un bébé à terme, elle sait qu'elle a allaité les nourrissons, mais elle ne peut plus se représenter ce que cela fait dans la tête, dans l'âme et dans le corps, tout cela est devenu abstrait et son esprit, son cœur, ses entrailles ne savent plus rien des sensations, des impressions, des émotions de jadis, les seules sensations qu'elle connaît bien sont celles qui viennent avec les sueurs nocturnes, les bouffées de chaleur, la sécheresse du vagin, le mauvais fonctionnement de la

thyroïde, les fluctuations hormonales qui ressemblent à un interminable voyage en montagnes russes. Elle sait ce que veut dire avoir la migraine, la peau sèche, les yeux secs, la gencive descendue. Elle connaît les douleurs reliées à l'arthrose, l'adénose, elle sait tout de l'ostéoporose, elle connaît les sensations de ballonnement et celles qu'entraînent la charpente s'affaissant et les muscles qui ont perdu une bonne part de leur élasticité, elle sait ce qu'on ressent quand tout devient plus flasque, plus mince ou plus épais qu'autrefois, plus présent, en tout cas, se rappelant sans cesse à l'esprit qui voudrait pourtant ne pas y penser et si possible l'oublier tout à fait.

Elle a aimé avoir un corps, déjà. Autrefois. Elle a même aimé le corps qu'elle avait. Pendant longtemps, son corps n'a pas été problématique, elle n'y pensait pas très souvent, elle et lui ne faisaient qu'un, et elle ne savait pas, alors, qu'il n'en serait pas toujours ainsi. Elle a dû croire que ce qui allait de soi irait de soi jusqu'à la fin. Mais la fin est arrivée elle aussi avec un peu d'avance et, depuis ce temps, c'est l'inconnu de jour en jour : son corps lui est devenu aussi étranger que s'il appartenait à quelqu'un d'autre, il change constamment, il la déroute, il la trahit. Elle ne sait plus que cela : à partir d'un certain moment, un corps n'est pas fiable, il se défile.

Si elle devait choisir pour toujours entre un tailleur et un peignoir, elle prendrait le peignoir. Pour ce corps qui aurait envie de se laisser aller. Et qu'elle n'aime plus beaucoup. Qu'elle n'aime plus du tout, en fait. Mais il n'y est pour rien et elle ne lui en veut pas. C'est simplement la vie.

C'est comme pour les enfants.

Elle croyait que quand on est mère, c'est pour toujours. Que le lien reste fort jusqu'à la fin.

Or, elle ne les aime plus, plus beaucoup. Elle ne ressent plus grand-chose lorsqu'elle pense à eux. Elle ne les déteste pas : ils lui sont devenus indifférents, c'est tout. Ils n'écrivent jamais, ils téléphonent rarement. Ça ne la perturbe plus.

Ce qui est perturbant, c'est de manger seule *tous* les soirs, de ne plus pouvoir laver toutes les armoires de fond en comble en

une seule journée de congé, c'est de se réveiller *toutes* les nuits trempée des pieds à la tête, d'avoir des hanches qui peuvent se casser, des glandes et des organes qui se déglinguent, des bouffées de chaleur imprévisibles, des ballonnements soudains et des envies de peignoirs, de pulls amples, des envies de sacs poubelles dans lesquels fourrer bas culottes, soutiens-gorge, tailleurs, talons hauts, fonds de teint, mascaras, fards à joues, fards à paupières, anti-cernes, anti-rougeurs, anti-rides, rouges à lèvres, vernis à ongles, pinces à épiler, crèmes dépilatoires, anti-capitons, raffermissantes, hydratantes, adoucissantes. Ce qui est perturbant, c'est de ne pas savoir jusqu'où ça ira. Et pourquoi c'est comme ça. Pourquoi le grand amour peut vous quitter, un beau midi, pour aller vivre avec une fille qui a tout juste vingt ans, pourquoi vos enfants peuvent devenir des étrangers, pourquoi la vie...

Elle croyait que quand on aime, on...

On...

Les portes de l'ascenseur s'entrouvrent comme un rideau de théâtre. Elle n'en peut plus de chercher la réponse, de tergiverser, elle sort une pièce de monnaie de sa poche et la lance dans l'espace qui s'ouvre entre les deux portes. Elle sort de l'ascenseur, ramasse la pièce. Pile: elle prend à gauche. Elle achètera du yaourt en chemin. C'est bon pour la santé.

Demain, c'est jeudi, soir de trêve. Elle ira flâner dans les grands magasins du centre-ville. Anonyme, incognito. « On ne voit jamais pleurer personne sur les comptoirs des magasins... »